**BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR**

**SESSION 2018**

**CULTURE GÉNÉRALE ET EXPRESSION**

**Aucun matériel n’est autorisé – Durée : quatre heures**

**Première partie : synthèse (40 points) : vous rédigerez une synthèse concise, objective et ordonnée des documents suivants :**

Document n°1 : Pascal TARANTO, « Le culturisme ou l’impossible image de Soi *», Hercules de toujours. Construction et culte du corps dans les sociétés antiques et modernes,* 2013.

Document n°2 : Pierre Maréchaux, « Histoire du chien Gold *», Nouvelle revue Française,* n° 608, avril 2014

Document n° 3 : Maryvonne Ollivry, « La fin du culturisme anabolisé », Paris Match, 07/02/2012

Document n° 4 : Couverture de la revue *Le Monde du Muscle et du Fitness,* n° 146

**Deuxième partie : écriture personnelle (20 points)**: Préférez-vous la beauté du corps naturel ou artificiel ?

**Document n°1 : Pascal TARANTO, « Le culturisme ou l’impossible image de Soi *»***

Le bodybuilding, donné comme synonyme du culturisme, trahit dans son vocable même la transformation de l’imaginaire et l’orientation technique donnée à l’art de sculpter le corps vers le milieu du vingtième siècle, par les inventeurs du culturisme moderne. Les frères Joe et Ben Weider notamment, créateurs de l’IFBB, des concours de Mr Olympia, et fondateurs également de la première compagnie de nutrition sportive en 1940, ont transformé en business lucratif le marché de la forme physique. Faut-il y voir le triomphe idéologique du nouvel empire américain à la fin de la Seconde Guerre mondiale, et de ses valeurs ? Cet impérialisme s’exprimera dans les arts populaires. La vogue du péplum, au cours des années cinquante, sera aussi l’âge d’or du culturisme cinématographique. Il nous a laissé quelques figures fameuses, Steve Reeves étant la plus révérée de toutes. Mais tandis qu’à l’écran l’idéal grec revit dans la parodie, nul doute que le spectateur ne soit invité à reconnaître dans les gladiateurs ou les Hercule de l’écran la race des nouveaux seigneurs qui imposèrent la Pax Americana et les valeurs techniques de leur mode de vie.

A cet égard, le corps du culturiste est bien une création américaine. Il s’agit de le construire, comme on construit une maison, un pont, une autoroute. À la sculpture qui fait songer à la patience de l’art, on peut opposer l’impatience de l’ingénierie moderne, qui fait des plans, utilise des techniques précises, dispose de matériaux high-tech, et vise le monumental comme symbole de sa puissance. Dans ce chantier, le maçon est rarement le maître d’œuvre, mais bien plutôt la petite main prolétaire d’une industrie, d’un business qui tourne avec ses concours, ses écuries de champions, ses hauts lieux, ses gourous, ses médecins, ses substances plus ou moins licites. Il faut des résultats, et vite. On s’éloigne de plus en plus de la sobriété d’un corps volontiers asocial, travaillé « à l’ancienne », aux pompes à une main, aux haltères et au blanc d’œuf. Le corps massif et sec des culturistes modernes endevient suspect. Symbole d’une société qui serait, comme lui, suractive, puissante et « dégraissée » de ses éléments inutiles, il perd beaucoup de son côté subversif. Il rejoint la norme puritaine, ascétique, qui impose au monde sa « valeur travail » et nous soumet à ses injonctions contradictoires : surconsommer, mais sans jamais devenir gras, ce qui ne manque pas de produire un lot non négligeable de névrosés anorexiques ou obèses. Le culturiste se retrouve, bon gré mal gré, porte-drapeau des valeurs démoralisantes du paternalisme hygiéniste et bourgeois de notre triste siècle : travaillez, soyez productifs, dépassez-vous, traquez le bourrelet et le capiton, signe de laisser-aller, et n’oubliez pas de manger cinq fruits et légumes par jour. Et ne vous droguez pas, évidemment. Loin du combat solitaire contre soi, symbolisé au cinéma par la figure du premier Rocky, looser magnifique cherchant sa rédemption, le culturisme est toujours menacé d’être récupéré comme un pur look. Quelques figures mythiques, comme Arnold Schwarzenegger, l’ont popularisé grâce à leur éclatante réussite sociale. Ils l’ont fait sortir du ghetto en donnant au mythe américain du selfmade man la figure concrète du bodybuilder, qui s’y prête éminemment. De modèle moral humiliant la faiblesse des formes incultes du corps vulgaire, l’esthétique « cultos » a fini par devenir elle-même une mode, vendue comme telle par les « professionnels de la forme » qui promettent un nouveau corps prêt-à-porter rapidement et sans effort, par la magie de telle machine ou de telle boisson protéinée. Elle s’est répandue jusque dans l’industrie du porno, où elle a influencé une norme des corps travaillés à l’excès par un souci de l’apparence qui n’en finit pas de trahir l’idéal grec.

Car cet idéal n’a jamais été celui d’une image sans profondeur, mais d’une image porteuse d’une valeur abstraite, une sorte d’épiphanie de la volonté, de l’effort, de la beauté comme promesse. L’idée, ou le fantasme, du « corps grec », paraît alors renvoyée à sa vacuité par le plein même de l’apparence. Ces corps épilés, parfois artificiellement bronzés, huilés, idéalement placés sous des projecteurs, évoluant en musique devant une salle vociférante, beaux comme l’antique, ne sont-ils pas le triomphe final de l’apparence, d’une autre cosmétique ? Qu’est-ce donc finalement qui se cache sous le show donné par ces corps un peu trop grecs pour être honnêtes ?

La société se venge à leur insu de ces superbes misanthropes. Des valeurs sociales ambiguës prennent corps en chassant les valeurs idéales et naïves du culturiste. Et pourtant rien ne saurait le dissuader de s’exercer durement et de demander à son miroir comme la reine du conte « qui est le plus beau ? ». Peut-être le culturisme n’est-il rien d’autre qu’une manière de raconter sans parler un impossible amour de soi. Le narcissisme, voire l’auto érotisme, d’un corps qui ne s’aime qu’au miroir, a pour envers la déception de soi que nous évoquions en parlant de l’insatisfaction perpétuelle du culturiste. Peut-être cette insatisfaction signale-t-elle autre chose qu’un perfectionnisme d’esthète. Le corps du culturiste est le récit d’un rendez-vous manqué avec sa propre identité, d’un impossible amour de soi reporté sur une image. Un corps proposé comme valeur en soi s’offre en réalité comme objet de désir. La suraffirmation de l’identité d’un genre – le masculin – à travers ses signes les plus visibles – les muscles proéminents – contredit moins l’orientation implicitement homosexuelle du désir qu’elle ne la souligne. C’est bien un masculin que l’on voudrait éternel qui fait ici l’objet du regard amoureux. (…)

Signe paradoxalement éclatant d’un ego qui voudrait disparaître derrière, le corps du culturiste est suspect de n’être qu’une maison vide. Ici la mens sana rappelle au corpore sano un devoir élémentaire d’équilibre : l’activité physique doit aller de pair avec l’exercice spirituel sous peine que la belle image du corps ne soit l’image de personne.

**Document n°2 : Pierre Maréchaux, « Histoire du chien Gold », *Nouvelle revue Française,* n° 608, avril 2014**

Ruban avait beau détester le monde des femmes, leur jacasserie manipulatrice, leurs fesses, leurs hanches et leurs seins, il était né femme dans un corps sculpturalement viril. La mère, est-il bon de le préciser, avait été si indécise en tentant d’ancrer l’identité encore flottante de son fils qu’elle s’était décidée en faveur d’Amédée, dont les consonances étaient proches d’Aimée, d’Andrée et de Renée mais respectaient tout de même le sexe du petit. Le jeune Amédée, puisqu’il faut bien pour un temps l’appeler ainsi, préféra paradoxalement (…) la rudesse de son patronyme à la rime féminine de son prénom. Il tient obstinément à être appelé Ruban même dans les bars gays qu’il fréquentait. Ce Protée de l’onomastique, qui changeait à vue de pseudonyme, choisissait des monosyllabes qui claquaient comme un fouet, Jeff, Ralph, Luc, Butt, Fuck, et d’autres encore bien plus crus.

Ruban était l’incarnation même du bodybuilding. Si dans son entrainement tout suivait les lois d’une musique organique, c’est qu’il avait poussé le culturisme au rang d’art cellulaire tant il était soucieux des transitions de ses exercices et de leur mémoire. Le bodybuilding qu’il pratiquait était une science parfaite. Qu’on s’imagine une plastie de la défiguration. Là où la Nature avait produit la ligne, son art mettait la courbe, là où la Nature avait créé l’équilibre, il mettait la distension, là où la Nature avait bâti l’harmonie, il instillait l’excès. Il fallait moins de trois ans à Ruban pour que l’allure larvaire de son corps pût grossir et faire éclater sa chrysalide en sachant que ce premier accès au physique rêvé lui vaudrait plusieurs séries mues. La rapidité de ses métamorphoses dépendait d’une infinité de paramètres dont certains, étrangers à l’entrainement des palestres, tenaient aux miracles de la pharmacopée. On ne peut imaginer la diversité de ses régimes dans la mesure où sa pharmacie ressemblait à la volumineuse encyclopédie en flacons d’une chimie de la métamorphose. Sa diète était une espèce de cure d’amaigrissement inversée : cinq ou cix compléments nutritifs devaient fournir au corps sa ration des protéines journalières et de compléments nutritifs. (…) Dans les vestiaires du *Gym* où s’entrainait Ruban circulaient les posters de culturistes arrivés au pinacle et dont le *posing* alléchait les néophytes et les plus confirmés ; or, tous savaient que certains de ces astres s’étaient éteint à la suite d’une attaque cardiaques ou d’une rupture d’anévrisme comme pouvait en témoigner un bref entrefilet dans la rubrique mortuaire des magazines. Mais la frénésie était la plus forte et avec elle la furie de ressembler à ces morts faussement vivants qui leur faisaient signe depuis la tombe.

**Document n° 3 : Maryvonne Ollivry, « La fin du culturisme anabolisé », *Paris Match,* 07/02/2012**

Il n’y a pas si longtemps, au siècle dernier, c’était le grand n’importe quoi. Sur la lancée des Schwarzenegger et autres Mr Olympia, le culturisme ressemblait à une exhibition de « freaks ». Qu’importaient les aptitudes de chacun, l’essentiel était d’être toujours plus volumineux, et d’y parvenir avec n’importe quel stimulant. Aux Etats-Unis, pays de tous les possibles, de tous les excès, le dopage n’est pas, dans les faits, interdit. D’autant que, à la clef, il y a beaucoup d’argent à gagner, ce qui n’est pas le cas chez nous. Le culturisme français, affilié alors à la Fédération internationale de bodybuilding (IFBB), pépinière de Schwarzy et consorts, a d’abord fermé les yeux. Nos athlètes, pour une simple petite coupe dorée, allaient-ils se lancer dans cette surenchère ? Las, les critères américains, à coups de films hollywoodiens, de photos de champions hypertrophiés, ont fait des émules et poussé certains de nos gamins fragiles à jouer à la grenouille qui veut se faire plus grosse que le bœuf. « Il n’y a pas de secret : pour se faire du muscle vite et récupérer tout aussi rapidement, c’est plus facile en étant dopé ! » confirme Lionel Sorin, notre champion vétéran, preuve vivante qu’on peut être, à 57 ans, sacrément bodybuildé, et de façon naturelle. Pour avoir longtemps flirté avec les produits interdits, il sait de quoi il parle : « Dans ces années-là, on était encore naïfs. On ne mesurait pas le danger, on se refilait les tuyaux par le bouche-à-oreille, on se procurait tel anabolisant, tel diurétique en pharmacie, ce n’était pas cher, et puis il y avait des médecins conciliants… » (…)

 « Ça reste subjectif, convient Adrien, 26 ans. On peut voir ça comme des normes artificielles façon marché aux bestiaux. J’ai des amis qui trouvent ça moche. Moi, j’aime bien ces stries, cet aspect écorché, ces effets show sur scène. » ­Fabienne, 32 ans, coach sportif, ex-gamine hyperactive, ex-ado anorexique, a trouvé dans le culturisme l’ascèse permanente qui la structure : « Je me sens vivante, bien dans ma peau. » Fatigué d’entendre à propos de ses muscles : « C’est des vrais ? C’est du plastique ? », Steve, 41 ans, répond : « Moi, je ne m’affale pas devant la télé, je travaille ! Je préfère ciseler ma plastique plutôt que d’être raplapla, accidenté. » Fils d’un culturiste, Steve, après des années d’armée en Afrique et en France, utilise sa puissance musculaire à décharger des palettes pour un transporteur vendéen. « Pas question d’arrêter mes deux heures d’entraînement quotidien : professionnellement, j’ai besoin d’être en forme. » Le reste est affaire d’habitudes, de conditionnement, de courage aussi.

Il y a le plaisir d’entretenir sa plastique avec des exercices réguliers. Mais de là à s’exhiber en maillot de bain, corps parfaitement épilé et tanné, et à se contorsionner dix minutes pour jouer au petit apollon devant un public ! Où est le curseur ? La limite ? Le fameux « petit pois » dans le ciboulot ? Adrien : « Des tarés, franchement oui, y en a. Comme partout. J’en vois beaucoup en salle, et de plus en plus, céder aux sirènes du dopage. En général, plus pour épater la minette ou ressembler à une image que pour la compétition. » Adrien, prof de physique et de chimie, se fiche du qu’en-dira-t-on. Les néophytes ne saisissent pas son engouement ; les dopés le jugent malingre, les sportifs ne comprennent rien à cette discipline esthétique… Et il y a les railleurs. Solitaire, il développe ses muscles à coups de « curls au pupitre », de « squats », de « fentes », de « leg extension » et trace sa route. Sans tout cela, il se sentirait mal. Jusqu’à la décharge d’adrénaline du championnat. « Ça forge le caractère, ça oblige à se connaître, à tester ses limites. »

Lionel Sorin ajoute : « La compétition, c’est jouissif ! On se prépare pendant des mois pour que ça se voie ! Il y a l’ambiance, la musique, la famille que vous ne voulez pas décevoir. On essaie de faire un superbe posing. Moi, le timide, je m’éclate en scène, je me donne comme un chanteur stimulé par son public. » Narcissiques ? Exhibitionnistes ? « Nous sommes plutôt des perfectionnistes, poursuit le vétéran. Toujours en quête d’un mieux, d’un plus. » Fabienne, championne du monde en titre, n’aime pas « aller à la plage, traîner en maillot ; je file vite dans l’eau ». Contradiction ? « La scène, c’est la récompense de nos efforts. Et puis, rien que pour soi, avoir une silhouette joliment dessinée, c’est agréable, non ? Je me sens légère. J’aime que rien ne dépasse, j’aime ma tonicité. » Puis, considérant notre cas, très moyennement bodybuildé, certes, mais qu’on ne pensait pas si dramatique : « Je n’aimerais pas être à votre place, par exemple. » Et vlan dans nos abdos !

**Document n° 4 : Couverture de la revue *Le Monde du Muscle et du Fitness*, n° 146**

